

# JOURNAL DE LA HAYE.

**DE L'ABONNEMENT.**  
 La Haye. Provinces.  
 an... 26 fl. 30 fl.  
 mois... 14 » 16 »  
 six mois... 7 » 8 »

**PAIX DES INSERTIONS.**  
 premières 5 lignes fl. 1.50 timbre  
 supplémentaires et 10 cts. par ligne en sus.

**BUREAU DE LA REDACTION**  
 à La Haye, Lager Nieuwstraat,  
 derrière le Prinsegracht, No. 41  
 BUREAU POUR L'ABONNEMENT et les  
 ANNONCES,  
 Chez M. Van Weelden, libraire,  
 Spui, à La Haye.  
 Les lettres et paquets doivent être  
 envoyés à la direction franco de port.

## LA HAYE, 4 Août.

Le Roi a quitté hier vers 8 heures et demie cette résidence, pour se rendre à Luxembourg.

Par arrêté du 31 juillet, le Roi a accordé à M. le comte totterholt en Gysenberg, l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de l'ordre du Christ, que lui a conféré S. M. la Reine de Portugal.

Le Roi a nommé M. le professeur C. Mulder, recteur magnifique à l'université de Groningue, pour l'année scolaire de 1846-1847.

Le Roi, le Prince et la Princesse d'Orange ont donné au soir au pavillon de S. A. R. le Prince Frédéric, sur la place de Schéveningue, un thé dansant, auquel ont été invités les ministres du Roi et le corps diplomatique.

Le *Moniteur belge* publie le tableau du mouvement commercial de la Belgique avec les pays étrangers, pendant les six premiers mois des années, 1846, 1845 et 1844, en ce qui concerne les principales marchandises. Nous en extrayons ce qui concerne le commerce avec les Pays-Bas :

Importations des Pays-Bas en Belgique.			
	1846.	1845.	1844.
Wolles	5,346	3,755	
Moutons et agneaux	12,354	13,209	
Bois de construction, non scié	177	295	
Bois de colza, de navette, de lin et chanvre	174	732	
Blés	1,834,599	10,336,502	3,437,178
Orge et escourgeon	2,584,201	16,242,237	10,026,581
Avoine	455,191	2,801,392	2,854,409
Grains en masse	112,000	185,900	
Grains bruts	237,081	145,413	163,251
Produits non fabriqués — D'Europe, d'Amérique, d'Asie, d'Australie, etc.	137,723	316,937	
Produits fabriqués en carottes, en poutres, etc.	7,191	11,062	
Exportations pour les Pays-Bas.			
	1846.	1845.	1844.
Produits portatifs	186,560	66,845	
Blé de terre	27,975	95,246	
Fonte ouvrée	67,423	111,477	
Objets de fer battu	95,274	301,403	
Clous	797,586	1,925,145	
Objets en fer, en acier, etc.	20,894	62,341	
Objets en fer, en acier, etc.	146,056	43,720	
Objets de coton	340,051	434,625 (2)	
Objets de laine — Draps et étoffes similaires	38,659	31,353 (3)	
Autres que les draps	7,990	9,569	
Objets de lin, de chanvre et d'étoupe	114,192	199,279 (4)	
Objets en verre — Cristallerie unie ou moulée	5, 75	48,676	
Verre à vitres	413,488	8 3,616	
Objets en verre	147,549	185,364	

La Haute Cour des Pays-Bas vient de prononcer dans l'affaire de J. R. Kuyper, jeune homme de quinze ans, habitant de Groningue, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, avait volé la maison d'un de ses voisins, coupé un carreau

de 1,144,850 kil. de café importés des Pays-Bas en 1846, se répartissent ainsi : 476,802 kil. en janvier, 11,265 kil. en février, 71,293 kil. en mars, 1 kil. en avril, 241,282 kil. en mai, et 260,067 kil. en juin.

Les 310,051 kil. de tissus de coton exportés aux Pays-Bas en 1846, se répartissent ainsi : 19,186 en janvier, 32,340 en février, 36,529 en mars, 68,508 en avril, 68,508 en mai et 47,286 en juin.

La publication du 15 juillet (*Moniteur* n° 196) a renseigné abusivement sur le chiffre de drap exporté pour les Pays-Bas pendant les cinq premiers mois de 1846.

Les 114,192 kil. de toiles exportées aux Pays-Bas, en 1846, se répartissent ainsi : 3,200 en janvier, 13,117 en février, 28,899 en mars, 16,022 en avril, 49,949 en mai et 20,014 en juin.

## LETTRE DU JOURNAL DE LA HAYE, 5 AOUT 1846.

### LES ELECTIONS A ROME. (1)

Un autre côté, n'a-t-il pas été à cette magistrature, avant l'âge requis, le second Africain, qui ne sollicitait que l'édilité? Non, car Ciceron, la multitude n'est capable ni de réflexion, ni de raison, ni de discernement, ni d'une attention scrupuleuse. La renommée, des titres, c'est-à-dire les choses les plus trompeuses et les plus insuffisantes, suffisent pour l'éblouir et déterminer son choix. Si le peuple choisissait qu'avec raison, verrait-on aujourd'hui Afranius collègue de Ciceron, Afranius, homme inepte, sans courage comme sans dignité, véritable histrion, danseur plutôt qu'administrateur, fait pour déshonorer les honneurs, et dont le consulat est la honte de Rome et celle de son peuple, qui l'a fait nommer en produisant l'or dans les tribus! Le peuple est et a été depuis longtemps : ce qu'il a fait, disent les sages, il le fera toujours, mais non pas toujours l'approuver. — Vous serez toujours que vous ne semblez l'espérer, du moins j'y compte. — Le hasard seul est l'arbitre du Champ-de-Mars, me répondit-il, soyez-en certain.

Le jour des Comices. Un édit des consuls, publié dans trois marchés consécutifs, fixe le jour des Comices, qui peut ensuite être encore retardé par le Sénat, soit par l'opposition des tribuns du peuple, soit par des considérations particulières. Les auspices sont l'observation du vol et du chant de certains oiseaux, répétés et interprétés de la volonté des dieux. Jamais on ne tient les Comices ni un jour férié, ni un jour de marché; les indications de Comices inscrites sur le calendrier ne sont valables

(1) Voir le *Journal de La Haye* n° d'hier.

de vitre et bu avec ses camarades. le contenu d'une bouteille de genièvre qui se trouvait sur une table devant la fenêtre, avait rempli la bouteille d'eau et l'avait remise à la place où il l'avait trouvée.

La Haute Cour a considéré l'action incriminée comme une plaisanterie, et a renvoyé le jeune Kuyper de toute poursuite de ce chef.

Nous donnons aujourd'hui la dernière partie de l'intéressant article de *Philippe II et Montigny*, dû à la plume du vicomte de Viel-Castel, et qui se rattache si intimement à l'histoire de notre patrie.

Le bateau *Amsterdam en Weenen* est arrivé le 24 juillet à Schéveningue dans le canal de Nuremberg et a été reçu avec les mêmes démonstrations de joie que dans les villes où il est passé précédemment. Le président de l'administration du canal, le comité des actionnaires du canal Louis, le premier président de la chambre de commerce de la Franconie-Moyenne, le consul néerlandais et plusieurs autres personnes étaient allés au devant du bâtiment; lorsque ce dernier fut arrivé à Nuremberg, le premier président de la chambre de commerce de la Franconie-Moyenne a adressé aux assistants quelques paroles qui ont été accueillies avec de vives acclamations.

Un navire néerlandais arrivé ces jours derniers de Rotterdam à Londres, était chargé de 12,256 bois de fusil pour le gouvernement anglais. C'est la première fois, écrit-on de Londres, que cet article, qui est un objet considérable d'importation pour la Belgique, nous arrive de la Hollande.

### Courses de chevaux à Schéveningue.

Hier ont eu lieu à Schéveningue, à l'hippodrome disposé par les soins de la régence de La Haye, les courses de chevaux arrêtées par la Société pour l'encouragement de la race chevaline dans les Pays-Bas. C'était la première fois que les habitants de La Haye étaient appelés à jouir de cet intéressant et curieux spectacle. Aussi une affluence considérable de personnes à pied, à cheval, en voiture, s'est dirigée dès le matin vers la plaine de l'hippodrome, où les mesures les mieux calculées avaient été prises pour que tout se passât avec ordre et sans confusion. Trois tribunes avaient été élevées et disposées avec goût et élégance; la première pour le Roi et la famille royale; la seconde, pour les membres de la Société et la régence de La Haye; et la troisième, pour le public. En face des tribunes se trouvait une loge élevée où devait prendre place le jury des courses et à côté une estrade occupée par le corps de musique du régiment des grenadiers et chasseurs. La vaste enceinte de l'hippodrome était réservée pour les spectateurs à pied et pour les cavaliers. La foule qui s'était portée de toutes parts à cette fête était immense.

Sitôt l'arrivée du Roi, de LL. AA. RR. le Prince et la Princesse d'Orange et de S. A. R. le Prince Alexandre, la cloche a été faite entendre, et les courses ont commencé.

1<sup>o</sup> La première course était pour le prix de fl. 500 institué par la régence de La Haye pour des chevaux de trois ans; la distance à parcourir, 2,500 mètres. Le prix a été remporté par *Urbanus*, appartenant à S. A. R. le Prince Alexandre, qui avait parcouru l'espace en 3 minutes 36 secondes. *Urbanus*, jument pur-sang, à la société de Velzen, est arrivée en second.

2<sup>o</sup> Deux primes avaient été offertes par la Société pour les plus beaux chevaux indigènes, nés en 1844 et nés d'étalons des barres de Boreculo. Ce concours n'a pas eu lieu.

3<sup>o</sup> Le concours suivant a été pour le prix de fl. 500 offert par la Société pour chevaux indigènes de tout prix, nés d'étalons des barres de Boreculo ou d'autres étalons pur-sang. La distance à parcourir était une fois l'arène. Le prix a été gagné par *General*, appartenant à S. A. R. le Prince Alexandre. La distance a été parcourue en 2 minutes 35 secondes. — La jument pur-sang *Sarah*, au baron de Mieliet van Coehoorn, est arrivée seconde; elle avait parcouru l'arène en 2 min. 36 secondes.

4<sup>o</sup> La course au trot pour le prix consistant en un vase d'orfèvrerie d'une valeur de fl. 500 à 600, donné par S. A. R. le Prince Frédéric des Pays-Bas, pour chevaux de tout âge. La distance à parcourir était chaque fois un tour de l'arène en partie liée. Le prix a été remporté par la jument *Koningin*, née en 1834, appartenant à M. A. van der Hoop. Le coursier arrivé second a été la jument de *Topper*, née en 1835, à M. A. Kips.

5<sup>o</sup> Aucun cheval n'ayant été inscrit pour la poule de fl. 100, cette partie n'a pas eu lieu.

6<sup>o</sup> Pour le prix de fl. 600 fondé par la province de la Hollande-Méridionale pour chevaux indigènes nés en 1842 et plus tard, d'étalons du baron royal de Boreculo ou d'autres étalons pur-sang, la distance à parcourir était

une fois l'arène. La victoire a été remportée par *Pastille*, appartenant à la Société de Velzen, qui a parcouru l'arène en 2 minutes 26 secondes.

Le coursier arrivé second a gagné la prime. C'était encore une fois *General*, appartenant à S. A. R. le Prince Alexandre.

7<sup>o</sup> Ensuite a eu lieu la course pour le prix de fl. 1,200 accordé par le Roi pour chevaux de toutes races, de tout pays et de tout âge. A ce prix s'ajoutaient les entrées et les forfaits. Le prix a été gagné par *Fory*, entre-fais *Muskeur*, cheval anglais pur-sang, appartenant à S. A. R. le Prince Alexandre.

8<sup>o</sup> Enfin les courses ont été terminées par le concours pour le prix de 500 fl. proposé par un membre de la Société pour chevaux pur-sang âgés de trois ans, nés et élevés sur le continent. La distance du parcours était de 2,400 mètres. Le prix a été remporté par *Turpin*, appartenant à la Société de Velzen.

Chaque course de chevaux était précédée par des morceaux d'harmonie exécutés par les musiciens du régiment des grenadiers et chasseurs.

Tout le monde a pris plaisir à admirer la beauté et l'agilité des chevaux qui ont concouru, et chacun est d'avis que de semblables fêtes, établies sur une plus grande échelle, concourraient d'une manière efficace à l'amélioration de la race chevaline dans notre pays. Aussi doit-on beaucoup de reconnaissance à cette société qui cherche à propager et à doter de l'éclat à nos courses de chevaux, et n'a rien négligé pour que ce premier essai fait à Schéveningue, aux environs de la résidence, répondît à l'attente générale.

A l'issue des courses les membres de la régence et de la Société pour l'encouragement de la race chevaline, se sont réunis dans un banquet à l'Hôtel des Bains. Divers toasts y ont été portés au Roi, au pays, à la prospérité de la Société, au bien-être des habitants de La Haye et de Schéveningue.

Nous donnons ici le relevé du nombre des voyageurs qui ont parcouru le chemin de fer rhénan et du montant de la recette pendant le mois de juillet dernier.

STATIONS.	Nombre des voyageurs.	Produit des voyageurs.	Produit des transports des marchandises, etc.
Amsterdam	19098	fl. 28,708.90	fl. 4,064.29
Alboudé	2432	919.95	4.41
Laan van Vroeland	1846	971.00	5.56
Nieuwer-Sluis	1256	647.55	3.57
Brakelen	1693	836.65	5.82
Maarsse	1299	763.95	1.24
Utrecht	13924	14,072.60	2,064.08
Driebergen	3824	3,922.75	137.56
Maarsbergen en Maar	621	543.80	1.76
Veenendaal	1188	1,062.60	170.01
Ede	1298	1,254.25	44.58
Wolfsen	857	422.40	15.24
Arnhem	8888	17,427.20	3,559.75
	57138	71,559.60	10,663.74

Total des recettes. . . . . fl. 81,653.34.

Nous trouvons dans l'*Époque*, journal de Paris, la nouvelle suivante : dans les journaux belges n'ont pas encore fait mention :

« On écrit de Bruxelles, en date du 30 juillet : M. le Prince Joseph de Chimay vient d'être nommé par le Roi, ambassadeur à Rome. Il était impossible de faire un choix plus utile et plus agréable à la Belgique.

« Le prince de Chimay appartient à cette opinion libérale et conservatrice qui sait garder son indépendance envers le pouvoir et envers les partis, avec fermeté et modération. Jeune encore, et possesseur d'une grande fortune, sa vie est toute patriarcale.

« Les charmes de sa conversation, sa haute habileté diplomatique, sa connaissance parfaite des vrais intérêts du pays, le rendaient le seul homme propre à conduire à bien la mission aussi délicate que difficile qui lui est confiée. »

Le fils unique de lord Wellesley, petit-fils du duc de Wellington, n'est point mort, comme l'ont annoncé quelques journaux. Il est au contraire hors de danger.

et des édiles, qui toujours s'opposaient à ce que l'on pût élever aucune magistrature curule. Une autre fois, la puissance consulaire dura cinquante-cinq jours entre les mains de deux hommes consules. Plus récemment encore, les Comices consulaires, et les autres Comices qui se tiennent tour à tour dans l'ordre hiérarchique des diverses magistratures, furent agités par des discussions si violentes, que sept mois s'écoulèrent sans que le pouvoir exécutif pût être constitué et peut-être ne l'eût-il pas été de l'année, si le Sénat, perdant enfin patience, n'eût ordonné l'arrestation et l'incarcération du chef d'une opposition si évidemment factieuse.

Hier, VII des Ides de septembre, eut lieu les Comices consulaires, ou, suivant l'antique usage, le peuple est toujours assemblé par centuries. Il y avait tant de monde dans la ville, que les étrangers ne savaient, littéralement, où se loger. Le consul Métellus, qui devait présider, alla prendre les auspices, et les ayant trouvés favorables, donna l'ordre de convoquer le peuple. A la première heure du jour (la loi défend de tenir plus tôt les assemblées populaires), des hérauts monterent au Capitole et sur des rochers, se répandirent autour de Rome, et publièrent, à son de trompe, que les citoyens eussent à se rendre au Champ-de-Mars, et les hérauts à fermer leurs tabernacles.

En même temps on déploya sur la forteresse de Janicula un étendard blanc, qu'on y place toujours en pareille circonstance. L'exhibition de cet étendard tient à une coutume qui date de l'empire de Rome, quand cette ville, pressée entre le Latium et l'Etrurie, enlevée, pour ainsi dire, dans un *Pomerium* hostile (lors de l'expulsion des rois, son empire s'étendait à peine à quinze milles), voyant toutes ses portes conduire à l'ennemi. Les comices par centuries se sont toujours tenus hors des murs. Les romains, craignant qu'on ne profitât de la présence du peuple dans ces assemblées pour tenter une attaque subite, et s'emparer de l'importante position du Janicula, établirent que les citoyens n'iraient pas tous à la fois donner leurs suffrages, et qu'un corps de troupes, avec un étendard, resterait à la garde de ce poste pendant toute la durée des opérations consulaires. Pour le même motif encore, tous ceux qui se présentaient aux Comices y

On dit que les amis et les partisans d'Ibrahim-Pacha se sont donné beaucoup de peine pour engager le vice-roi à ajourner son départ pour Constantinople jusqu'au retour du vainqueur de Nézib; mais Méhémet-Ali n'a pas cédé à ces conseils et il est parti le 4 juillet. On dit que le but de son voyage se rattache au changement de l'ordre de succession fixé pour la dynastie égyptienne, le vice-roi désirant avoir pour successeur son fils puîné, Abbas-Pacha, auquel il a confié les rênes du gouvernement pendant son absence. Il est probable que la Porte acquiescera à cet égard au vœu du vice-roi. Indépendamment de cette concession, on croit que Méhémet-Ali sollicitera d'autres d'une importance secondaire.

### Lettrés de Rome.

Rome, 24 juillet.

Nous voici en pleine amnistie, Monsieur, cette amnistie si vivement désirée, si impatiemment attendue! elle est partie du cœur du Saint-Père, a été dictée par sa bouche et signée de sa main. Quelles que soient les raisons de l'absence, d'un nom de secrétaire d'état au bas de cette amnistie, cette absence croyez-le bien, est toute favorable à Pie IX; le souverain Pontife n'a pas voulu tarder plus longtemps à rendre la liberté à ceux de ses sujets qui gémissaient dans les prisons; honneur à lui et puisse-t-il voir s'accomplir les vœux exprimés dans ce grand acte de clémence. La population romaine est dans la joie, et par la température dont nous jouissons, cette joie se manifeste avec un enthousiasme fort bruyant. Pourtant, il n'en résulte aucun incon vénient, ce peuple est depuis si longtemps accoutumé à l'obéissance que ses élans ne dépassent pas les bornes qui lui sont prescrites.

C'est quelque chose de bien magnifique et de bien attrayant, Monsieur, que cette ville antique et moderne tout à la fois où règnent le luxe et la misère; la science la plus élevée et l'ignorance la plus profonde; la piété sincère et le fanatisme. Les touristes, fuyant les brumes du Nord, viennent ici l'hiver pour retrouver quelques rayons de soleil; mais pour le poète et l'artiste c'est au mois de juillet qu'il faut voir Rome et ses habitants. Le riche soleil éclairant ces nobles ruines, produit dans les âmes élevées un sentiment indicible; on oublie les choses de ce monde moderne pour se reporter aux temps antiques avec le soleil, la vie, la lumière, la végétation, la santé, le bonheur! Avant de parvenir à nous, ses rayons ont inondé la Grèce, la Judée, la Palestine, l'Arabie, la Nubie, l'Égypte; tout le sol sur lequel se sont passés les événements qui nous frappent d'admiration, tandis qu'au Nord il n'existe que des contrées sans souvenirs.

J'ai été souvent frappé d'une observation que mon habitude de locomotion m'a mise à même de faire. Toutes les villes s'étendent dans le même sens; elles abandonnent l'Orient pour se porter vers l'Occident; il semble que le soleil les pousse devant lui comme un berger son troupeau. Rome, Paris, Londres, Edimbourg suivent ce mouvement.

La Rome antique occupait les sept collines et trouva dans cette division topographique des éléments de défense lors des vicissitudes de la guerre. En s'agrandissant, elle se répandit dans la plaine le long des bords du Tibre; aujourd'hui le sol antique est presque abandonné; des ruines immenses, des terres à demi-cultivées, des couvents et des églises; de rares villas habitables pendant quelques semaines seulement, voilà ce qu'on y trouve; peu d'habitations, point d'auberges où se reposer et se rafraîchir. La fièvre s'est emparée de la plupart de ces vastes espaces et si l'étranger n'y était appelé par le désir de visiter quelque objet d'art, les rues en seraient complètement désertes.

A de rares intervalles, les galériens y sont envoyés sous la conduite de leurs gardiens pour y nettoyer le sol. Ces malheureux, habillés mi-partie de gris et de jaune, sont aussi mis en contact avec la population, car ils partent, chaque jour, du fort St-Ange pour aller, à travers la ville, travailler dans le lieu qui leur est assigné. Ceux d'entre eux qui ont quelque monnaie entrent dans les boutiques et leurs gardiens les y suivent comme s'ils étaient à leur service. Il semble que le déshonneur n'est pas dans l'habit de galérien, mais bien plutôt dans la maladresse de s'être laissé prendre, leur cynisme est plein de naïveté et de naturel.

Je me rappelle qu'à un mois environ je rencontrai une femme du peuple ayant à la main un bambin de 8 à 10 ans vêtu en galérien. Étonné, je lui en demandais la raison: mon Dieu, me dit-elle, son père est là bas (elle me montrait le lieu où travaillaient les condamnés) et comme il est fort économe et que son vêtement de l'année dernière n'était pas usé on le lui a abandonné et j'en ai habillé notre petit! Se fait-on l'idée d'une démoralisation assez profonde pour être insensible à l'infamie! si, comme il faut l'espérer, les excellentes intentions du Saint-Père sont comprises, il y aura beaucoup à faire pour régénérer ce peuple. Il faudrait d'abord lui prêcher la morale et non pas se renfermer toujours dans la doctrine. Croiriez-vous, Monsieur, que jamais un prédicateur ici ne parle de morale à ses auditeurs! le dogme, toujours le dogme! ayez la foi; pratiquez la religion, quant aux principes, quant à la conduite, pas un mot.

Ceci, au surplus, ne saurait surprendre les hommes réfléchis. Ce n'est pas sans danger que l'on pourra modifier ce système qui rapporte tout à la doctrine: tout vieillit dans ce monde; tout marche dans un sens que l'on peut appeler progressif ou subversif, suivant ses idées; mais toutes les institutions humaines se ressentent de leur origine et périssent avec le temps. Le sentiment religieux seul est immuable comme le Dieu qui l'inspire; puis chaque secte religieuse se crée une mythologie en harmonie avec son époque, et lorsque les siècles ont passé sur cette mythologie, elle perd de son prestige et appelle une rénovation.

Comme souverain temporel, le pape pourra admettre des réformes dans l'administration. Il existe même dans les états pontificaux certaines institutions dont le principe est libéral et dont je vous entretiendrai quelque jour. Il suffira de les développer et de les approprier aux mœurs actuelles; mais ce progrès n'appellera-t-il pas quelque modification dans les institutions religieuses? Je n'en ai aucun doute et la cour de Rome me paraît

enfermée dans un cercle vicieux: si elle résiste à la marche progressive des idées, en un seul jour la révolution viendra lui arracher violemment des concessions; que si elle cède à cette impulsion, les réformes civiles appelleront les réformes religieuses, parce qu'elles porteront la lumière dans la population, ouvriront les portes à la discussion, et affaibliront encore le prestige qui entoure le trône de St-Pierre. Permettez-moi de vous citer un exemple frappant des modifications qui se sont introduites dans les idées religieuses des contrées catholiques, à l'endroit de la ville éternelle. Les jubiles avaient autrefois lieu tous les 100 ans. On voyait alors affluer à Rome des pèlerins et voyageurs de toutes les parties du monde parmi lesquels un grand nombre de princes et de souverains.

Au 14<sup>e</sup> siècle, pendant l'année du jubilé, la population s'augmenta de près d'un million d'habitants, et chacun des visiteurs laissa après lui ce qu'il avait apporté, soit comme offrande, soit pour satisfaire à ses besoins; bienôt Clement VI limita le retour du jubilé à 50 ans; puis, Grégoire XI le limita à 33 ans, et enfin Paul II à 25 ans.

Le dernier jubilé n'a amené à Rome que 400 pauvres qu'il a fallu héberger et nourrir!

Les papes accordent ordinairement un jubilé à l'époque de leur installation; mais nous sommes bien près du jubilé régulier de 1850, et Pie IX étant encore dans la force de l'âge, il attendra sans doute cette époque. Encore si les jubiles chrétiens offraient à certains individus les mêmes avantages que les jubiles des juifs chez lesquels les dettes étaient abolies, et les biens aliénés faisaient retour à leurs anciens propriétaires! mais aujourd'hui le jubilé n'est plus qu'une cérémonie ecclésiastique, sans autre pompe que la chute des murs dont on a clos à l'avance les portes des trois grandes basiliques de Rome: Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, sous le marteau d'argent de Sa Sainteté ou de ses représentants.

### Scission parmi les repealers Irlandais.

Nous avons déjà signalé, à diverses reprises, les germes de dissolution que renfermait l'association du *repeal*, et les dissentiments existant entre M. O'Connell et la jeune Irlande, dont M. Smith O'Brien est devenu le *leader*. Ces dissentiments ont fini par aboutir à une rupture complète.

Le *Times* publie les réflexions suivantes sur la scission violente qui vient d'éclater au sein de l'association du *repeal* entre la jeune et la vieille Irlande:

Il reste à O'Connell deux partis à prendre: il doit chercher à concilier la bande révoltée qui a passé sous le drapeau d'O'Brien, ou se préparer à la combattre *unguibus et rostro*. Il ne peut accomplir le premier de ces deux objets qu'en ajournant la doctrine de la force morale et par là tout ce qui constituait l'agitation dont il est le chef. Quant à combattre ses adversaires il ne pourra le faire avec succès sans un secours extérieur. S'il veut ramener la jeune Irlande au sein de l'association du *repeal*, il faut qu'il arbore le drapeau du *repeal* par tous les moyens et à tout prix. Toute autre condition d'union entre les deux partis, est impossible après la déclaration de M. Meagher un des principaux orateurs de la jeune Irlande.

« Il y a des moments, a dit M. Meagher, où les armes seules peuvent suffire où les améliorations politiques ne peuvent s'obtenir que par l'effusion du sang. J'admets que les opinions peuvent se combattre par d'autres opinions, mais pour lutter contre la force il faut la force, le soldat est à l'épreuve du raisonnement, mais il n'est pas à l'épreuve des balles, qu'on oppose le raisonnement à ceux qui sont disposés à y prêter l'oreille; mais le bras armé du patriote peut seul prévaloir contre les bataillons du despotisme; que ce soit pour la défense de la liberté ou pour la conquête de l'indépendance nationale qu'on tire le glaive, le glaive est toujours béni de Dieu dans ces deux cas. Abhorrez et stigmatiser le glaive! non non! car dans les défilés escarpés du Tyrol c'est par le glaive que les paysans héroïques d'Alps ont gagné l'immortalité en taillant en pièces les Bavarois. Abhorrez le glaive et le stigmatiser, non non! car c'est par le glaive qu'une nation opprimée brisa ses fers pour former sur les bords de l'Atlantique une république libre et puissante. »

Il est évident que des hommes qui tiennent un langage aussi ardent sont peu disposés à rester longtemps dans l'inaction. Tôt ou tard ils doivent se porter à quelque extrémité, à quelque acte de violence. C'est dans l'ordre naturel des choses. Les hommes ne peuvent parler sans cesse de liberté, de despotisme, de glaive, de sang et de mort sans faire à la fin quelque chose. O'Connell est le seul homme qui ait eu le talent de concilier l'obéissance passive avec les protestations violentes et les discours. Mais il s'est placé par là dans un véritable dilemme; et d'ailleurs il n'est pas encore arrivé au bout de sa carrière. En voyant la Jeune-Irlande vouloir agir de son côté, la question qu'O'Connell doit se poser est celle-ci: Vaut-il la peine pour moi de renoncer aux doctrines de paix et d'ordre que j'ai prêchées jusqu'à ce jour, pour que je puisse conserver mon influence sur des hommes dont la témérité doit les mettre tôt ou tard en collision avec les forces physiques du gouvernement.

Ailleurs qu'en Irlande la solution de cette question serait facile; en Irlande il n'en est pas de même. On doit se rappeler que le pouvoir d'O'Connell et quelque chose de plus important que son pouvoir, son intérêt, a été soutenu par un système d'agitation. Depuis 20 ans il exerce une autorité absolue sur les esprits de la populace; il l'exerce par l'usage continu d'un instrument qu'il se voit arracher par des hommes plus jeunes et plus hardis que lui. Sa popularité se trouve en jeu. Il est sûr que les masses se rangeront du côté de ceux qui promettent le plus et dont le langage est le plus ardent. Il perdra un grand nombre de ses adhérents s'il veut se mettre en travers de l'empirement et de la violence de ses rivaux. Mais il connaît trop bien l'état de l'Irlande et les sentiments de ses compatriotes pour supposer que

cette perte sera décisive et permanente. Comme chef d'un parti modéré, il peut intercéder pour ceux dont il n'aurait pu arrêter la témérité en se liguant avec eux. Comme chef d'un parti modéré, il doit s'attacher les hommes respectables qui n'éprouvent que de l'aversion et du dégoût pour les principes émis par la nouvelle secte. A ce prix il peut se résigner à perdre les sympathies de la foule.

N'oublions pas que le cri du *repeal* a été proféré et répété par beaucoup de gens qui savaient bien que ce mot n'était qu'un leurre. Mais ils avaient en vue un but raisonnable, ils s'en servaient comme d'un moyen de terme pour forcer le gouvernement et le parlement anglais à s'occuper de plus près de la situation de l'Irlande. Quant à ce *repeal* de l'union ils le désiraient tout aussi peu que l'annexion de l'Irlande aux Etats-Unis d'Amérique. Aujourd'hui que l'opinion de tous les partis et de toutes les classes d'Angleterre est favorable à l'amélioration de l'état de l'Irlande, les hommes de bonne foi, doués d'intelligence et animés d'un véritable patriotisme considèrent la mission de l'association du *repeal* comme accomplie; ils voient que le but qu'ils recherchaient est atteint, et que continuer à pérorer, à déclamer et à s'agiter, serait le comble du ridicule. Ils consentiraient donc de grand cœur avec le *libérateur* à former un parti irlandais modéré, nombreux et influent.

Il est une autre classe d'hommes dont l'influence est puissante et qui marcheraient avec leur vieux champion, nous voulons parler des prêtres catholiques. Des souvenirs anciens mais durables les attachent à l'homme qui a ouvert le parlement aux catholiques. Des faits récents les portent à se rallier à un gouvernement qui leur a témoigné des dispositions bienveillantes et généreuses. D'ailleurs le clergé n'est pas très-populaire dans le parti de la Jeune-Irlande. Et dans la réunion de mardi qui a vu s'opérer la scission, un orateur de ce parti a été rappelé à l'ordre pour avoir insulté les prêtres catholiques. Appuyé par cette classe si puissante en Irlande O'Connell n'a rien à craindre de la tactique et de la popularité de ses adversaires. Avec le concours du clergé et des plus actifs et des plus influents de ses anciens partisans il peut annihiler O'Brien et la nation.

Si M. O'Connell combat la jeune Irlande il se met par là même en opposition avec l'agitation de la pire sorte, il combat les convulsions et la guerre civile. Dans une pareille cause il ne peut manquer d'être appuyé, si c'est possible, par le gouvernement, et en tout cas par la sympathie du peuple anglais; quelque réserve que doive apporter un gouvernement à prêter son concours direct ou partiel à O'Connell, un gouvernement décidé à examiner les grandes questions irlandaises avec un esprit bienveillant et juste peut faire beaucoup pour maintenir son influence pour le bien, sur l'esprit de ses compatriotes. Jusqu'à ce jour aucun gouvernement ne s'est mis en contact immédiat avec les sympathies et les affections du peuple. Le *repeal* exécutif n'a le plus souvent fait sentir son influence en Irlande que par des mesures de rigueur et de coercition; un gouvernement qui s'occuperait d'améliorer la situation matérielle et sociale du peuple irlandais éveillerait des sentiments de gratitude, d'affection et de joie, tels qu'aucun peuple n'en aura témoigné d'autres aussi vifs à ses gouvernants. Mais un gouvernement qui commencerait à suivre ce système aurait besoin d'un intermédiaire entre lui et le peuple. Cet intermédiaire serait tout naturellement O'Connell, s'il consentait à préférer la prospérité et le bonheur de son pays à une lutte sans espoir pour obtenir un avantage chimérique.

S'il est vrai comme on le dit généralement, que le *Times* soit l'organe de prédilection du nouveau cabinet, cet article peut être considéré comme un appel direct adressé par lord John Russell à M. O'Connell; cet appel est d'autant plus séduisant que l'alliance de l'ex-grand agitateur avec le cabinet *whig*, tel que la comprend et la représente le *Times*, pourrait fort bien se concilier avec la continuation de la rente que reçoit annuellement M. O'Connell et dont les membres du clergé catholique sont les percepteurs. Mais, quelque brillante que soit sous la plume du *Times* la perspective de cette alliance pour M. O'Connell, il y réfléchira à deux fois avant de l'accepter, du moins ouvertement; car elle diminuerait les rangs de ses partisans beaucoup plus que ne le croit ou ne feint de le croire le *Times*, et chose plus grave encore, elle grossirait les rangs de la Jeune-Irlande.

Comme on le voit, tout favorise le cabinet *whig*, et cette destination qui éclate ouvertement parmi les *repealers* doit, en sapant par sa base la puissance d'une association si dangereuse pour le repos de l'état, faciliter la pacification de l'Irlande, c'est-à-dire l'œuvre la plus ardue qui figure dans le programme de lord John Russell.

### Nouvelles de France.

Paris, 1<sup>er</sup> août.

Le bruit a été répandu aujourd'hui dans Paris et à la Cour qu'un nouvel attentat avait été commis contre la personne du roi, à son arrivée à Eu. On précisait même les circonstances de ce nouveau crime: le roi avait été grièvement blessé; disaient-ils ainsi que la reine et la duchesse d'Orléans.

Il n'y a aucune espèce de fondement dans ces rumeurs, qui, du reste, s'étaient dissipées d'elles-mêmes dans la soirée. L'attention a d'abord été générale dans la population parisienne; mais on a été bien vite rassuré.

A la Bourse, M. Baudouin de Richebourg, chargé de la surveillance de cet établissement, a pris soin de démentir, en vertu d'instructions officielles, les bruits qui circulaient. Nous sommes

venaient en armes. L'exhibition de l'étendard est indispensable pour légitimer l'assemblée, et il suffit de l'abattre pour que le peuple se disperse aussitôt, même sans avoir rien fait.

Depuis des siècles, Rome n'a plus à redouter l'attaque de ses voisins; cependant, comme ici les coutumes sont plus immuables que les lois, on a conservé l'appareil militaire aux assemblées où le peuple élit ses premiers magistrats, et elles ont lieu au Champ-de-Mars, parce qu'une armée ne doit pas entrer dans la ville.

Aux premiers sons de la trompette, je me rendis dans cette vaste plaine, à peine suffisante pour contenir la foule prodigieuse, accourue de toutes les parties de l'Italie. Les centuries étaient dans leurs tribus. En attendant l'arrivée du consul président, les brigues devinrent plus vives qu'elles n'avaient encore été; les compétiteurs regardaient avec inquiétude sur la figure et dans les yeux de tout le monde; leurs amis allaient et venaient, couraient des centuries des chevaliers à celles du peuple, semaient la calomnie; répétaient les promesses d'argent, peignaient leur ami comme le plus capable, le plus vertueux, et surtout le plus homme de bien, épithète banale de tous les candidats. Les jeunes gens mettaient dans ces sollicitations l'ardeur, le feu, le zèle de leur âge, et venaient rapporter à celui qu'ils favorisaient tout ce qui pouvait l'intéresser. Pompée, Crassus, et le consul Afranius étaient au nombre des solliciteurs pour César.

Vers la deuxième heure, des esclaves publics apportèrent la chaise consulaire qu'ils placèrent sur un tribunal, et bientôt après arriva Métellus. Son épaulé gauche était paré du *paludamentum*, manteau militaire de couleur écarlate, orné d'or et de pourpre, qu'on ne porte jamais dans la ville; les autres lieutenants qui le précédaient avaient aussi de petits *paludamenta*, et leurs faisceaux étaient armés de haches, le consul étant censé en campagne. Tout en faisant écarter la foule, ils la baissèrent respectueusement devant l'assemblée, en signe d'hommage à la souveraineté du peuple. Métellus parut jamais en public sans que l'éclat de ses vertus et de ses hauts faits, la gloire de tous les autres citoyens; sa présence imprima le respect sur le peuple tumultueux, et calma les marques extérieures de l'agitation. Bientôt il fut assis sur son tribunal, les *diviseurs* firent séparer

le peuple en centuries, et chaque centurie en deux sections, l'une des plus vieux, comprenant les citoyens âgés de quarante-six ans à soixante, l'autre des plus jeunes, comprenant ceux de dix-sept à quarante-six.

Les tribus, abritées dans la *Villa publica*, ou dispersées dans le Champ-de-Mars, sous des espèces de portiques en planches, que les candidats avaient fait élever pour leurs partisans (ici on pense toujours à se ménager de l'ombre), accoururent à la voix des hérauts. Elles se rangèrent le long de la voie Recta, du côté de la porte Ratumène, devant un grand parallélogramme de quinze cents pieds de long sur deux cents de large, appelé les Parcs, *Septa* ou *Ovilia*, de sa ressemblance avec des parcs à moutons. Il est divisé par des barrières en sept galeries sur la longueur, de sorte que cinq tribus avaient la même galerie.

En même temps les candidats se retirèrent de la foule, et allèrent se placer vers l'extrémité septentrionale des Parcs, dans la partie la plus large du Champ-de-Mars, sur une petite éminence qu'on appelle la Colline. C'était pour faire connaître de nouveau leurs personnes aux citoyens rassemblés, et témoigner en même temps qu'en se tenant ainsi à l'écart ils laissaient toute liberté au vote.

Métellus adressa une prière aux dieux: « Que ces Comices, dit-il, n'aient rien que d'honneur et de favorable pour moi, pour ma magistrature, pour le peuple et la plèbe de Rome. » Il lut le sénatus-consulte ordinaire qui ratifie d'avance les choix futurs du peuple, tira au sort la centurie prérogative, c'est-à-dire parmi toutes les centuries laquelle serait appelée la première aux suffrages, et fit connaître les noms des compétiteurs, en disant: « Que ceci soit pour le bien, le bonheur et la félicité. Quirites, voulez-vous pour consuls Bibulus, Luccéius, ou César? »

Aussitôt il commença à désigner nominativement chaque tribu, et dans chaque tribu chaque centurie, ordonnant aux hérauts de les appeler aux suffrages tour à tour, dans leur ordre naturel, en commençant néanmoins par la centurie Véturia des plus jeunes, qui était prérogative.

Les sept divisions des Parcs débouchaient sur autant de petits points étroits, élevés de trois ou quatre pieds au-dessus du sol, et au bout desquels se trouvait un haut panier cylindrique. A mesure qu'on appelait une cen-

turie, elle se précipitait dans la galerie située devant elle, puis se divisait en entrant sur les ponts, où ils passaient sur une seule file, recevant trois tablettes de bois, longues chacune de quatre doigts, et portant la lettre initiale du nom d'un des candidats. Ils couraient jeter dans le panier cette lettre ou était figuré le vote qu'ils voulaient exprimer. Chaque tribu avait son distributeur et son garde, ou custode, posté près de la balle pour veiller à ce que personne n'y jetât plus d'une tablette.

L'assemblée fut très-bruyante pendant toute la durée du vote; les uns de chaque candidat appelaient les votants, les sollicitaient une fois, et montaient même sur les ponts pour voir quel bulletin ils mettaient dans la corbeille.

Dès que la centurie prérogative eut voté, ce qui fut fait en moins de temps que je n'en mets à le dire, ceux qui recueillaient les tablettes, les rogateurs, qui étaient aussi des amis des candidats, procédèrent à la dénomination des suffrages: les uns retirèrent les tablettes de la corbeille, et avaient les bras nus, afin d'ôter toute idée de fraude, et tournaient vers le peuple la face écrite de chaque tablette qu'ils amenaient. Les autres se séparèrent, les comptèrent et les marquèrent en traçant sur une première centurie, ayant rapporté que la majorité des suffrages était pour César et Luccéius, un héraut proclama, au milieu de l'assemblée en pens, que ces deux citoyens étaient déclarés consuls par la centurie prérogative.

Mille cris de joie retentirent soudain parmi les partisans de César, et la foule, si nombreuse qu'elle lui permettait à peine de toucher la terre, se pressa de le féliciter. César avait fait répandre dix millions de sesterces sur cette centurie seule, dont le suffrage est si important qu'il entraîne avec lui que toujours celui des autres, car le peuple ressemble au bétail: il ne voit aller ceux de son espèce, et bien des gens éclairés sont perdus au point. Les autres centuries furent appelées suivant leur ordre d'importance. A mesure que chacune avait voté, son héraut (elles en ont chacune un) proclamait le résultat du vote en ces termes: « Cette centurie des plus vieux, ou cette centurie des plus jeunes, déclare choisir tel ou tel. »

mes, pour notre compte, en mesure d'affirmer que le roi a écrit à Paris une lettre datée du 31 juillet au soir, et que sa santé était excellente.

« Hier, dans la journée, le bruit a couru que le roi avait succombé à une attaque d'apoplexie, en arrivant à la ville d'Eu. L'alarme s'est répandue de notre halle a été vivement agitée et les transactions s'en sont ressenties. Nous sommes heureux de pouvoir démentir cette nouvelle et nous nous sommes empressés de la faire verbalement répéter de tous nos amis, pour contrebalancer autant que possible le bruit qu'elle tendait à produire, précisément un jour de marché de réunion de tous les industriels des contrées environnantes. »

« Nous répétons, et cela on pleine connaissance de cause, qu'il n'y a pas le moindre fondement dans toutes ces rumeurs. Nous ignorons dans quel but elles ont été répandues. C'est, dans tous les cas, un bien coupable manœuvre, et nous ne saurions trop en avertir le public à se tenir en garde, en ce moment contre toute rumeur du même genre. »

« Une dépêche télégraphique, en date d'aujourd'hui à deux heures et demie, annonce que le roi était en parfaite santé. S. M. a fait à trois heures la visite du prince royal de Bavière. »

« Malgré tout ce qu'on a fait pour échauffer les électeurs, leur zèle est resté bien tiède : sur 17,863 électeurs inscrits dans le département de la Seine, 10,688 seulement ont pris part aux élections pour la formation des bureaux. »

« Un petit nombre d'électeurs votants ne permet pas de juger bien exactement le résultat probable des élections de Paris. Il est à peu près certain qu'un nombre plus grand d'électeurs participera aux votes plus sérieux d'aujourd'hui : il s'agit de la nomination des députés. »

« Les journaux sont curieux dans leur appréciation : les journaux ministériels proclament leur succès pour aujourd'hui ; les journaux des quatre ou cinq nuances de l'opposition ne doutent pas le moins du monde qu'ils n'aient la victoire. La victoire sera de part et d'autre vivement disputée, voilà ce que nous pouvons dire. Attendez donc demain. »

« Sur une vingtaine de nominations de bureaux dans les départements, connues ce matin à Paris, les trois quarts sont favorables au ministère. »

« Au sujet des élections, M. Auguste Portalis, candidat de l'opposition au 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et M. Bethmont, député sortant, candidat de l'opposition au 8<sup>e</sup> arrondissement, attaquent le journal l'Époque en diffamation, et M. Théodore Perrin, avocat et électeur, vient de déposer au parquet du procureur du roi de la Seine une plainte contre M. Vavin, député sortant, candidat de l'opposition du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. »

« Une correspondance ministérielle nous apprend, toutefois, que la formation des bureaux à Paris ne fait pas présager grand changement dans la répartition de cette ville, laquelle, on le sait, appartenait presque tout entière à l'opposition. Quant aux départements, cette même correspondance annonce que des députés télégraphiques, reçus par le gouvernement, permettent de croire qu'un assez grand nombre de députés opposants seront remplacés par d'autres favorables au ministère. »

« Les débats, la Presse, l'Époque engagent de la manière la plus pressante les conservateurs à se rendre aux élections. Il paraît que beaucoup d'entre eux ont fait défaut aux opérations préparatoires. C'est du moins ce que l'Époque affirme. « Ce n'est pas sans éprouver un vif regret, dit ce journal, que nous avons remarqué, dans la plupart des collèges de Paris, l'absence de beaucoup d'électeurs conservateurs. Quoique les opérations électorales qui ont eu lieu aujourd'hui, ne soient pas décisives, elles ont cependant un degré de gravité qu'il est important pour notre cause de ne jamais perdre de vue. Dans les dixième et onzième arrondissements où, par exemple, la majorité était assurée aux conservateurs, ceux-ci ont montré plus que de la négligence. Dans le onzième arrondissement, où l'opposition s'était réunie au grand complet, 350 conservateurs ont manqué à l'appel. Dans le dixième arrondissement, 434 conservateurs ont dédaigné de prendre part au vote. »

« On passe depuis quelque temps à la Bourse de Paris des journées extrêmement graves. Presque tous les jours, les cours des valeurs publiques, et notamment des actions de chemins de fer, sont agités à tour, à l'aide de fausses nouvelles, poussés à la hausse ou à la baisse, suivant les besoins des spéculateurs qui ont recours à ces coupables manœuvres. »

« Il y a quatre-vingt-deux centuries qui comprennent tout le peuple, vingt-cinq ont donné leurs suffrages, et Lucceius était désigné par presque toutes les voix. Pour assurer le succès du compétiteur de son choix, César lui avait fait des centuries engagées à voter pour lui César et pour Bibulus. Il paraît cependant que Lucceius allait être élu, quand le consul Métellus arrêta le mouvement des suffrages, et, en vertu d'un droit dont les présidents des Comices usent rarement, adressa le discours suivant au peuple : « S'il ne nous restait plus d'ennemis à combattre, si nous étions en paix avec nos voisins, je regarderais comme un oubli du respect dû à votre liberté de ne pas vous empêcher de choisir librement la distribution de vos honneurs dans ce champ sacré. Mais il n'est pas aujourd'hui notre position : les Barbares prennent les armes, nous sommes menacés d'une guerre générale avec les Gaulois ; elle est déjà déclarée entre nos frères les Eduens ; les Séquanais ont été battus, et des nouvelles nous viennent de nous apprendre que les Helvétiens prennent les armes, et qu'ils ont des courses dans notre province. »

« Le sénat a décrété une levée de troupes, et les consuls devront aller se battre à leur tête. Il convient donc, dans ces graves circonstances, de procéder au choix de vos consuls avec le même soin que vous mettez à vous armer lorsque vous descendez sur un champ de bataille. Que chacun se dise à lui-même : « Je vais nommer un consul dont l'habileté militaire égale celle des plus fameux guerriers. Jadis, pour combattre les Gaulois qui nous provoquaient sur le pont de l'Anio, nos ancêtres envoyèrent T. Manlius, qui pouvait se confier à son courage et à sa vigueur. »

L'association pour la liberté des échanges à Bordeaux, propose les prix suivants, qui seront décernés l'année prochaine : 1<sup>o</sup> Un prix de 500 fr. ou une médaille d'or équivalente sera décernée, dans l'assemblée trimestrielle de janvier 1847, à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question :

« Rechercher les effets que l'adoption des principes de la liberté du commerce aura sur la condition et sur le bien-être des classes laborieuses, par suite de la plus grande abondance et du bon marché de toutes les choses nécessaires à la vie, qui en seraient les conséquences. »

2<sup>o</sup> Un grand prix de 3,000 fr. sera décerné, dans l'assemblée du mois d'avril 1847, au meilleur travail sur la question suivante :

« Rechercher, à l'aide des faits que fournit la statistique et des inductions que l'on en peut tirer, en tenant soigneusement compte des conditions dans lesquelles la France se trouve placée, quel développement pourrait prendre le matériel et le personnel de la marine marchande avec un système de liberté commerciale établi sur les plus larges bases, en supposant : 1<sup>o</sup> la suppression de toutes les lois qui empêchent les armateurs français d'avoir des navires à aussi bon marché que certaines nations rivales ; 2<sup>o</sup> en supposant que l'abolition de tous droits prohibitifs, la diminution graduelle de tous les droits protecteurs, et la modération des droits fiscaux eux-mêmes permettent à nos navires de trouver, sur la plupart des points du globe, des aliments nombreux de fret. »

« Rechercher, de plus, l'effet que cette augmentation de notre marine marchande aurait sur la marine militaire, dont elle est la base, et prouver quelle heureuse influence sur la puissance nationale, aurait, à ce seul point de vue, l'adoption des principes de la liberté du commerce. »

Il n'est presque plus question de l'attentat ; jamais tentative pareille n'aura moins préoccupé l'attention publique. C'est à peine si les journaux du soir consacrent au coupable quelques lignes insignifiantes.

On dit que Joseph Henry a demandé hier à recevoir la visite de l'aumônier de la conciergerie.

Nous avons sous les yeux plusieurs lettres de Joseph Henry antérieures à son crime. On y voit que cet homme se croyait un génie méconnu ; il demandait de l'argent, et avec de l'argent il promettait d'enrichir son pays de précieuses découvertes. « Je ne puis comme un Fulton, dit-il, dans une de ces lettres, passer à l'étranger, et puis, comme je vous le dis, l'éducation me manque pour me présenter convenablement... Ne me prenez pas, je vous prie, pour un pauvre rêveur. A cause que je vous ai parlé de projet et d'idée pour l'aventurine et pour remplacer la vapeur, etc. Je n'ai jamais dépeupé un sou pour cela, ces idées ne coûtent pas plus que l'idée de Christophe Colomb ne lui coûtait pour faire tenir un œuf debout. Je suis fabricant jusqu'à ce que je sois rentier. »

On assure que quelques heures avant l'exécution de l'attentat du 29 juillet, le commissaire de police du quartier des Tuileries demanda à être introduit auprès de S. M. et lui déclara que s'il en croyait de vagues et anonymes rapports, on devait tirer sur sa personne pendant le concert. Le roi répondit : « Faites votre métier ; observez et surveillez. Quant à moi, la certitude d'être frappé mortellement ne m'empêcherait pas de remplir mes devoirs et de me montrer au public... » — On sait le reste.

(Correspondance particulière.)

Le 1<sup>er</sup> août, à trois heures, le thermomètre centigrade, placé au soleil dans la cour du Louvre, marquait 44° 3/10 au-dessus de zéro.

### Nouvelles d'Amérique.

Nous comp'etons les nouvelles des 14, 15 et 16 juillet, apportées par le Britannia, sur les événements de la guerre contre le Mexique et sur le mouvement de l'armée américaine.

Bien que le général Taylor n'ait encore fait aucun nouveau mouvement pour se porter en avant, on ne continue pas moins à lui envoyer en grande hâte, par terre et par eau, les renforts nécessaires de troupes et de munitions. Ce général a le projet, en longeant le Rio del Norte, de se porter sur Camargo, dont il veut se rendre maître. Sa marche sera accompagnée par une flottille composée de bateaux à vapeur et de bateaux plats. Après s'être emparé de Camargo, il établira des dépôts de distance en distance sur la rivière, et se dirigera ensuite sur Monterey ou plutôt sur la province de Nouveau-Léon. Ce mouvement stratégique avait été jusqu'à présent impossible, et par le manque de moyens suffisants de transports, et à cause des difficultés qui avaient rendu les routes impraticables. La santé des soldats était parfaite.

Le colonel Kearney, du 1<sup>er</sup> régiment de dragons, depuis peu élevé au grade de général, s'est porté du fort Leavenworth sur Santa Fé, la capitale de la province la plus septentrionale du Mexique. Les forces militaires dont il dispose, composées de troupes régulières et de volontaires, n'excèdent pas 2,500 hommes ; cesont la plupart des cavaliers. Ce général a aussi avec lui quelques pièces d'artillerie légère.

On prépare dans le port de New-York une expédition qui doit être dirigée sur la Californie, où la flotte américaine qui se trouve actuellement dans la mer du Sud, plantera le drapeau de l'Union, dès qu'informée par cette expédition, elle aura appris le commencement des hostilités entre les Etats-Unis et le

Mexique. Cette expédition qu'on prépare à New-York, qui ne peut approcher de la Californie qu'en passant par le cap Horn, a pour but d'occuper longtemps les points dont elle compte s'emparer. Un régiment composé d'hommes choisis parmi la classe ouvrière, et qui au besoin pourront également servir et comme colons et comme soldats, sera complété dans quelques jours et embarqué sur des bâtiments de transports qui sont prêts à les recevoir et qui, sous la conduite du vaisseau de guerre l'Independance, feront voile pour la Californie.

Tout annonce de la part du gouvernement de l'Union la volonté ferme de poursuivre la guerre avec vigueur, et par là acquiescer une augmentation considérable de territoire. Les Etats-Unis veulent que le Rio-del-Norte devienne dans toute son étendue leur frontière méridionale, et qu'à partir de cette rivière jusqu'à la mer du Sud il soit tiré une ligne parallèle avec le 35<sup>me</sup> et peut-être même avec le 40<sup>me</sup> degré de latitude Nord, en sorte que les sources de la rivière Rio-del-Norte, la rivière Gila, la Colorado à l'endroit de son confluent avec la Gila, la baie de San-Francisco et toutes les rivières qui y affluent, s'y trouveraient comprises.

On a beaucoup parlé à New-York d'une attaque de la flotte américaine contre le château de St.-Juan d'Ulloa. Quel que soit le vif désir de la marine de l'Union, de prendre une part active à la guerre, cette attaque n'aura pas lieu. Quand bien même on s'emparerait de ce château fort, on ne pourrait pas encore s'approcher de ce côté de Mexico. En outre, ce château se trouve dans un état formidable de défense ; un échec de ce côté serait une tâche pour la gloire des armes américaines, et les conséquences du succès ne compenseraient pas l'incertitude de la victoire.

Dans leur première analyse des nouvelles apportées des Etats-Unis par le Waterloo, les journaux anglais avaient omis quelques faits qui ne manquent pas d'importance.

La chambre des représentants était à la veille d'adopter une loi par laquelle le secrétaire du trésor sera autorisé à émettre dix millions de dollars de bons du trésor pour subvenir aux frais de la guerre, ou, s'il le jugeait convenable, à n'émettre ces bons que jusqu'à concurrence de cinq millions, et à contracter un emprunt pour l'autre moitié de la somme. Pour les bons comme pour l'emprunt, le taux de l'intérêt était limité à 6 p. 100, et à ceux qui trouveraient ce taux exagéré, nous rappellerons que, en 1841, le gouvernement fédéral tendit vainement, pendant près d'un an, la main aux capitalistes des deux mondes pour un emprunt de douze millions de dollars, pour lequel il offrait des intérêts de 7 p. 100.

Ce bill sera sans doute accepté, mais on s'attend à une vive résistance, surtout de la part de ceux qui auraient été disposés à fournir la somme par voie d'emprunt. Dans les circonstances actuelles où les Etats-Unis se trouvent engagés, cette somme de dix millions sera bientôt insuffisante.

Un journal de New-York annonce que l'on avait reçu au ministère de la marine la nouvelle que l'escadre américaine de l'Océan-Pacifique s'était rendue devant le port de San-Francisco pour s'emparer de cette puissante position maritime. Le journal officiel de Washington a donné le démenti le plus explicite au prétendu projet d'alliance que l'on disait devoir se conclure entre le gouvernement américain et Santa-Anna, et par lequel celui-ci se serait engagé à livrer la Californie à l'Union fédérale le jour où il serait remonté au fauteuil présidentiel du Mexique.

Une lettre de Vera-Cruz du 11 rapporte que le congrès de Mexico avait armé le président Parades de pleins-pouvoirs dictatoriaux, et que celui-ci avait enfin quitté la capitale pour se mettre à la tête de l'armée.

## VARIÉTÉS.

### LA JUSTICE POLITIQUE EN ESPAGNE,

SOUS PHILIPPE II.

#### MORT DE MONTIGNY.

(Suite et fin. — Voir notre numéro d'hier.)

Ce que présente de plus frappant ce long récit, dont je n'ai cru devoir écarter aucun détail, ce n'est pas précisément l'ini-

vous étiez consul, je proposerais de nommer un dictateur. Personne n'est plus intéressé que vous, Lucceius, à ce qu'on ne mette pas sur votre tête un fardeau dont vous seriez inévitablement accablé. »

Lucceius, furieux de ce discours, cria que Métellus veut se faire continuer dans le consulat, et prie ses amis de ne point l'abandonner. Quelques clameurs s'élevèrent contre Métellus ; mais lui, sans s'inquiéter de ce bruit, ordonna de rappeler aux suffrages les centuries qui avaient déjà voté. Cette fois, la plupart se prononcèrent pour Bibulus, et vingt-cinq autres ayant donné la majorité à ce candidat, l'élection fut terminée sans qu'on recueillît les suffrages des trente-sept dernières, ce qui devenait inutile.

Tel est l'ascendant d'un grand homme, même sur un peuple corrompu, qu'après l'allocution de Métellus, beaucoup de citoyens voulaient le porter lui-même ; mais on fit observer qu'il n'avait rien demandé (l'usage défend au président des Comices de se mettre sur les rangs, sous peine d'être taxé d'une basse ambition), et cette observation, appuyée par les partisans de César, qui rappelaient aussi la loi exigeant cinq ans d'intervalle entre deux consulats, le fit écarter, malgré les nombreux exemples de présidents réélus consuls.

Métellus qui, à chaque fois, avait quitté son tribunal pour voter dans sa tribu, proclama César et Bibulus ; des scribes inscrivirent sur des registres publics les détails et le résultat de l'opération ; puis le consul-président ordonna d'aller enlever l'étendard du Janicule, et les Comices furent terminés. On avait atteint la septième heure, et les citoyens étaient demeurés six heures de suite dans le Champ-de-Mars, des heures moyennes, il est vrai, telles que sont celles de septembre.

L'assemblée se dispersa dans toutes les directions ; les consuls désignés, escortés par une foule prodigieuse, se dirigèrent vers la porte Ratumène pour rentrer en ville. Ils n'avaient déjà plus cet air affable et modeste que, peu d'instants auparavant, ils affectaient avec tout le monde. Maintenant, à peine rendaient-ils le salut ; je les vis refuser la main à de bons compagnards qui venaient les féliciter, se vengeant ainsi, par une fierté dédaigneuse, des bassesses auxquelles les avait contraints la candidature. Telle est la conduite ordinaire de tous les candidats élus.

En arrivant sur le Forum, César et Bibulus montèrent sur les rostrès, et firent au peuple un discours de remerciement ; c'est l'usage ; on se permit d'être orgueilleux avec les individus, mais il serait trop dangereux de l'être avec les citoyens en masse. Ils se rendirent ensuite au Capitole pour offrir des actions de grâces aux dieux.

Pendant que Bibulus et que César se vantaient ainsi chez eux, presque comme des triomphateurs, Lucceius, accablé de confusion et de tristesse, se retirait au milieu d'un petit nombre d'amis qui partageaient son affliction, et le défendaient des approches de la plèbe, dont plusieurs individus lui crachaient sur la tête.

La confusion de ce candidat était d'autant plus remarquable, qu'il était descendu au Champ-de-Mars avec une confiance extrême, avec un air de certitude si grand, que Bibulus en avait paru alarmé. Près de la moitié des centuries s'étaient déjà prononcées pour ce dernier, que Lucceius affectait de dire que le sort prononcerait entre son compétiteur et lui, ce qui a lieu en cas de partage des votes, bien sûr d'avance que les autres centuries voteraient presque toutes pour lui. Enfin, quand il vit que Bibulus remportait, il eut recours à une ruse assez ordinaire aux candidats ; il feignit de tomber en épilepsie, parce qu'il suffisait qu'un citoyen soit frappé de ce mal pendant les Comices, pour les faire rompre aussitôt. Mais Métellus déjoua sa ruse, en envoyant vers lui ses licteurs, qui le menacèrent de leurs faisceaux.

Il est d'usage d'aller féliciter les candidats chez eux ; je visitai donc les deux nouveaux élus. Un air de fête animait leurs maisons ; dans l'atrium, les images des ancêtres étaient confondues de bonheur. Le consulat est un si grand honneur, que des amis et des hôtes viennent leur province pour venir complimenter ceux qui l'obtiennent.

An milieu de ces adulateurs qui passent d'un magistrat à l'autre avec les licteurs, César voulait bien me reconnaître, et il me remercia, quand je le félicitai d'avoir été désigné pour le premier ; ce qui est très-honorable. DZZOBY.

quité de la sentence portée contre Montigny : l'histoire de tous les pays et presque de tous les temps offre de trop nombreux exemples d'innocents sacrifiés par les passions politiques sous des prétextes moins spécieux encore ; mais toutes les fois que ces passions, au lieu de recourir purement et simplement à l'assassinat, ont cru devoir mettre en œuvre l'appareil des formes judiciaires, on les a vues épuiser les ressources du sophisme pour tromper le public, peut-être pour s'abuser elles-mêmes, soit en se retranchant derrière la nécessité d'un exemple, soit en alléguant l'impulsion irrésistible de l'opinion indignée contre le prétendu criminel. Dans l'affaire de Montigny, il n'y a rien de pareil : non-seulement Philippe II et ses conseillers ne prétendent pas que le supplice du condamné soit un exemple nécessaire ou utile, ils répètent à chaque instant qu'il faut le tenir secret pour ne pas compromettre de nouveau la tranquillité des Pays-Bas ; non-seulement ils ne se présentent pas eux-mêmes comme cédant aux exigences des emportements populaires, ils reconnaissent que la mort de Montigny causera une douleur générale.

Comme, d'un autre côté, il ne paraît pas que Philippe II eût en cette occasion aucun motif de vengeance personnelle, on a peine à s'expliquer les véritables causes d'un acte de cruauté qui, en apparence au moins, blessait tous les intérêts sans donner satisfaction à aucun. Ne faut-il y voir que le misérable désir d'enrichir le trésor par la confiscation des biens du condamné ? J'hésite à penser que ce soit là, en effet, la considération principale qui ait agi sur le monarque espagnol, quoique cette mesquine et honteuse préoccupation ressorte évidemment de sa correspondance. J'aimerais mieux croire que, dans sa triste et sévère humeur, accoutumé à considérer le pouvoir absolu des rois comme une émanation de la puissance divine, Philippe avait accepté comme un devoir religieux l'obligation de châtier impitoyablement la moindre tentative de résistance à ce pouvoir. Quelque cruelle, quelque coupable que soit une semblable aberration de l'intelligence, elle n'exclut pas absolument une certaine élévation morale, et tel despote dont l'histoire indulgente a glorifié le nom a pu, dans l'occasion, s'y laisser entraîner. Ce qui caractérise Philippe II, et qui, en cette circonstance, le rabaisse au niveau des malfaiteurs vulgaires, c'est la nature des moyens qu'il employa sans paraître seulement en soupçonner la bassesse. Nul, avant lui, nul après lui n'a imaginé de donner à l'exécution d'un arrêt de justice la forme d'un assassinat par guet-apens, accompli à l'aide d'une longue complication de mensonges, d'artifices, de documents fabriqués. Jamais, en dépit de cette fausse dignité dans laquelle Philippe II affectait de s'envelopper pour voiler toutes les misères de sa nature morale, jamais le crime n'a dépouillé à ce point le caractère de grandeur apparente qu'il conserve quelquefois dans les hautes régions du pouvoir, et qui n'est que trop propre à faire illusion aux esprits doués seulement d'un sentiment superficiel du bien et du mal.

L'espérance que Philippe II avait conçue de persuader au public que Montigny était mort de maladie ne fut pas justifiée par l'événement. Dans les Pays-Bas, presque personne ne douta que le malheureux prisonnier n'eût été sacrifié à la vengeance royale, et bien que quelque incertitude ait subsisté jusque dans les derniers temps sur le genre de sa mort, les uns prétendant même qu'il avait été empoisonné, comme on disait à tort que l'avait été le marquis de Berghes, les autres, qu'il avait eu la tête tranchée dans sa prison, le fait essentiel, celui du meurtre, fut bientôt considéré comme constant, même en Espagne. Il arriva alors quelque chose de singulier : par suite de cette dépravation profonde du sens moral auquel un long despotisme conduit inévitablement les nations condamnées à le subir, ce forfait exécrable, qui peut-être, au temps de Philippe II, eût encore révolté beaucoup d'Espagnols trop récemment soumis au joug, ne tarda pas à être jugé par leurs descendants dégénérés comme un coup d'habile politique. Dans le siècle suivant, un poète ne craignit pas d'en faire un des épisodes principaux d'un drame consacré à la glorification de Philippe II.

Ce poète, c'est Don Diégo Ximénez de Enciso, dont les ouvrages sont moins remarquables par leur mérite littéraire que par l'empreinte forte et originale des préjugés et des passions de l'Espagne contemporaine. Le drame que je viens d'indiquer, c'est celui qui a pour titre *le Prince don Carlos*, et pour sujet la mort de ce malheureux fils de Philippe II. On sait qu'une tradition longtemps accréditée hors d'Espagne attache un intérêt romanesque à la destinée de ce jeune prince, victime, disait-on, de la jalouse barbare de son père, qui, après avoir épousé la femme d'abord promise à son amour, les avait fait périr l'un et l'autre et punir des sentiments qu'ils n'avaient pas su cacher au fond de leurs cœurs. Rien de moins conforme à la vérité que cette tradition, dont tous les détails sont contredits victorieusement par le simple rapprochement des dates et par des faits incontestables. Don Carlos, jeune homme violent, grossier, emporté, qu'un accident physique avait frappé d'une sorte de folie furieuse, n'a dû sa fin prématurée qu'aux accès d'une fièvre violente causée par le régime extravagant auquel il s'était mis ; et le seul prétexte qui ait pu donner matière à l'accusation calomnieuse dirigée contre Philippe II, c'est qu'un peu avant la mort de son fils, il l'avait fait mettre aux arrêts dans son appartement pour l'empêcher de donner suite au projet qu'il avait conçu d'aller se mettre à la tête des mécontents des Pays-Bas. C'est sur cette donnée qu'est fondé le drame d'Enciso, dont tous les incidents et presque tous les caractères reproduisent des souvenirs vraiment historiques. Il serait curieux de comparer cette œuvre tout espagnole, tout imprégnée de l'esprit de despotisme et de l'inquisition, à la tragédie romanesque et philosophique de Schiller. La sombre et odieuse figure du tyran, dessinée par le poète allemand, fait un contraste étrange avec le type de perfection monarchique que le poète espagnol nous donne comme le portrait de Philippe II, avec ce roi sage, prudent, mesuré, toujours maître de lui, aimant tendrement son fils, n'épargnant ni les conseils, ni les remontrances, ni les affectueuses supplications, ni même les témoignages de condescendance, pour le ramener à la raison, mais préoccupé avant tout de ce qu'il regarde comme des devoirs impérieux envers la religion, envers l'état, envers sa propre dignité, et bien décidé à faire passer l'accomplissement de ces devoirs avant toute considération.

L'horrible aventure de Montigny occupe une très large place dans cette espèce d'apothéose de Philippe II. A la vérité, les circonstances en sont représentées d'une manière fort inexacte : Enciso ne connaissait probablement pas toute la vérité, mais les

fiction qu'il y substitua ne sont certes pas moins odieuses, et celui qui les a inventées, pour en faire honneur à son héros n'eût certainement pas reculé devant l'apologie des faits que nous avons racontés. Le poète suppose que Montigny, envoyé à Madrid sous le prétexte de porter au roi les représentations de la duchesse de Parme, y est venu en effet pour inviter secrètement don Carlos à se rendre dans les Pays-Bas. Philippe II, qui soupçonne le but de sa mission, lui a fait attendre longtemps une audience : il se décide enfin à la lui accorder. Montigny, blessé de ces retards affctés, arrive au palais avec la résolution de ne pas cacher son mécontentement ; il l'exprime même en des termes assez vifs à un gentilhomme de la chambre, don Diégo de Cordova, qui l'introduit dans le cabinet royal ; mais toute sa fermeté tombe bientôt devant la sévère physionomie du roi.

MONTIGNY, troublé. — Que votre majesté daigne me permettre de lui baiser la main, puisque je suis assez heureux....  
DON DIÉGO DE CORDOVA. — Il a perdu la respiration.  
LE ROI. — N'êtes-vous pas Montigny ?  
MONTIGNY. — Il y a un mois que j'attends avec bonheur le jour fortuné...  
LE ROI. — C. lmez-vous.  
MONTIGNY. — J'ai apporté de Flandre une lettre de son altesse la gouvernante qui annonce des circonstances bien malheureuses.  
LE ROI. — Je vous écoute.  
MONTIGNY. — Votre majesté semble pressée, et je crains...  
LE ROI. — Ne craignez rien, j'ai tout le temps nécessaire.  
MONTIGNY, ramassant ses propres gants qu'il a laissés tomber. — Voici des gants que votre majesté a laissés tomber.  
LE ROI. — Ils ne sont pas à moi.  
MONTIGNY. — La gouvernante de Flandre... Je suis tout hors de moi. Seul, devant votre majesté... Le respect m'a troublé.  
LE ROI. — Oh ! la conscience !  
DON DIÉGO DE CORDOVA. — Le Flamand n'y est plus.  
LE ROI. — Vous voulez dire que ma sœur me donne avis des projets de quelques brouillons, de quelques séditeurs qui travaillent à soulever la Flandre. J'aime à espérer que vous n'êtes pas du nombre. Vous êtes venu pour conférer avec moi sur les moyens les plus prudents de faire échouer ces projets, et il y a plus d'un mois que je vous revois. N'est-ce pas cela ?  
MONTIGNY. — Oui, sire, et je veux partir.  
LE ROI. — Vous ne pouvez partir si tôt.  
MONTIGNY. — Pourquoi ?  
LE ROI. — Parce que cela importe... L'Espagne est un agréable séjour pour les étrangers.  
MONTIGNY. — Ma présence est nécessaire en Flandre.  
LE ROI. Prenez patience, prenez patience, Montigny.  
MONTIGNY, à part. — Le roi connaît-il mes projets ?  
LE ROI. — Vous reviendrez me parler plus à loisir.  
MONTIGNY. — Je n'ai manqué en rien à ce que je dois à ma naissance et à mon roi.  
LE ROI. Je le souhaite pour vous. (Il sort.)  
MONTIGNY. — Ce n'est pas un roi, c'est un fantôme. Que dois-je faire ?  
DON DIÉGO DE CORDOVA. — Prenez patience, prenez patience, Montigny. N'oubliez pas que les rois sont des médecins qui, comme les autres, guérissent et tuent également par leurs remèdes.

Montigny, à peine remis de son trouble, va trouver don Carlos, avec qui il est déjà engagé dans de secrètes pratiques. Don Carlos est en ce moment livré à un de ces accès de noire mélancolie sous lesquels sa faible intelligence doit finir par succomber. Montigny, qui attend pour l'aborder l'instant où il sera seul, s'est glissé mystérieusement jusqu'à la porte de son appartement. Le prince, apercevant dans l'ombre d'une tapisserie un homme qui cherche à se cacher, le prend pour un espion de son père chargé de surveiller ses démarches. Dans sa colère, il le frappe violemment et lui met le visage en sang. Lorsqu'il a reconnu sa méprise, il témoigne à Montigny le regret qu'il en éprouve, et commence à s'entretenir avec lui de leurs projets communs ; mais cette conférence, sans cesse interrompue par les incidents étranges ou ridicules que suscite l'humeur fantasque de don Carlos, est bientôt plus gravement troublée par l'arrivée du roi... Montigny se retire précipitamment dans un cabinet. Le roi, après avoir soigneusement demandé à don Carlos si personne ne peut les entendre, lui reproche avec une sévérité mêlée de douceur les écarts de sa conduite, lui explique l'utilité des mesures qui excitent trop souvent son mécontentement parce qu'il n'en comprend pas le but, et lui donne à entendre qu'il n'ignore pas les intrigues dont Montigny est l'intermédiaire. A ce nom, don Carlos se récrie, protestant qu'il ne connaît pas même l'homme dont on lui parle ; mais l'œil pénétrant du roi a distingué la trace du sang qui a répandu la blessure de Montigny.

LE ROI. — Qu'est-ce que ce sang ?  
DON CARLOS, à part. — Terrible embarras !  
LE ROI. — Cette trace conduit dans l'intérieur de l'appartement. Il y a quelqu'un ; qu'il sorte.  
DON CARLOS. — C'est un domestique.  
LE ROI. — Il faut s'en assurer.  
DON CARLOS. — Tout est perdu !  
LE ROI. — Sortez de ce cabinet, qui que vous soyez.  
MONTIGNY. — Sire...  
LE ROI, à son fils. — Ne vous avais-je pas demandé s'il y avait quelqu'un qui pût nous entendre ? Carlos, cet homme que vous voyez, est Montigny. Regardez-le bien, pour qu'une autre fois, si l'occasion s'en présente, vous ne veniez pas me dire : Je ne sais pas qui est Montigny, je ne le connais pas. C'est lui, c'est bien lui. Faites-y attention, car il est honteux que, lorsqu'un roi interroge et lorsque c'est un prince qui lui répond, la réponse soit erronée. Allez vous habiller, Carlos, car il est tard.  
DON CARLOS, à part. — Quel malheur qu'il l'ait vu ! Je suis si irrité, que je ne puis parler. (Il sort.)  
LE ROI, à Montigny. — Que faisiez-vous dans le cabinet du prince ?  
MONTIGNY. — Un étranger est toujours empressé de voir les curiosités admirables....  
LE ROI. — C'est bien. Quelle plus grande preuve de trahison que de mentir ainsi face à face ! (A don Diégo de Cordova.) Don Diégo, M. de Montigny est un grand amateur de ces tableaux, de ces statues qu'idolâtre l'Italie. Montrez-lui, faites-lui admirer tous les objets curieux que renferme l'appartement du prince ; conduisez-le partout. (A voix basse.) Et faites en sorte que mon fils, à son retour, le trouve étranglé dans son cabinet. (A part.) Montigny dépositaire de mes secrets !  
DON DIÉGO DE CORDOVA. — Allons, Montigny.  
MONTIGNY. — Qu'est-ce que cela veut dire ?  
LE ROI. — Divertissez-le, faites-lui bien passer le temps.  
MONTIGNY. — Sire, j'ai déjà tout vu.  
LE ROI. — Eh bien ! voyez-le de nouveau. (Il sort.)  
MONTIGNY. — Voudrait-on m'arrêter ?  
DON DIÉGO DE CORDOVA. — Divertissez-vous, Montigny ; vous allez bien vous amuser.

Et il l'emmène tout tremblant, et, bientôt après, des cris, des gémissements, suivis d'un profond silence, annoncent que l'ordre du roi a été exécuté.

Certes, j'ai eu raison de dire que l'atrocité de cette fiction égale celle du fait historique. Ce qui suffit pour peindre l'époque, c'est que, dans la pensée du poète, le rôle assigné à Philippe II ne déroge nullement à la grandeur, à la majesté du caractère royal ; c'est que ce don Diégo de Cordova qui accepte si gaiement les fonctions de bourreau est présenté, non pas comme un satellite farouche, mais comme un jeune et noble courtisan dont l'enjouement et les saillies dérident parfois l'austérité de son maître. En exécutant l'ordre du roi avec un aveugle empressement, il croit remplir le devoir d'un loyal sujet. Le théâ-

tre espagnol, ce riche dépôt des traditions et de l'histoire du pays, est rempli de traits semblables sur les idées étranges qu'on se faisait alors des droits du pouvoir royal, auquel on attribuait la faculté de rendre légitimes et louables tous les actes qu'il commandait, quelque détestables qu'ils pussent être en eux-mêmes.

Tels sont les fruits amers du despotisme. Une nation qui, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, se faisait remarquer entre toutes par le sentiment exalté de sa grandeur et par l'ardeur de ses sentiments chevaleresques, qui avait devancé tous les autres peuples, à l'exception des Italiens, dans la culture brillante des lettres et de la poésie ; cette nation, courbée sous le joug de l'inquisition, domptée, refondue, remaniée en quelque sorte par un tyran habile à étouffer tout instinct de liberté, en était rapidement arrivée à ce point qu'un crime semblable au meurtre de Montigny pouvait y être commis sans scrupule, sans hésitation par les ministres réguliers de la justice, et que ce crime, devenu à peu près public, loin de révolter la conscience universelle, était rappelé, célébré sur le théâtre comme un des actes les plus mémorables de la vie d'un grand roi ! On sait où l'Espagne a été conduite par une telle subversion de toutes les lois morales : on sait ce qu'elle a été encore de nos jours, sous un gouvernement dont les principes fondamentaux étaient ceux du règne de Philippe II. Si, encore aujourd'hui, sous un régime auquel on voulait donner de tout autres bases, tant d'incidents malheureux viennent rappeler dans la Péninsule le souvenir de ces tristes époques, gardons-nous d'en accuser les institutions nouvelles que des esprits prévenus voudraient en rendre responsables. La liberté, la publicité, quelle que soit leur salutaire puissance, n'effacent pas en quelques jours les traces profondes creusées par des siècles de tyrannie. Il n'y aurait ni justice ni raison à leur demander compte des crimes que peuvent commettre, en les invoquant, des générations élevées à l'école corruptrice de l'esclavage politique et religieux.

L. DE VIEL CASTEL.

### Theâtre-Royal-Français.

Judi, 6 août, représentation n° 22.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA REPRISE DE :  
**Fra Diavolo ou l'Hôtellerie de Terracine,**  
opéra en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

**LA SŒUR DE JOCRISSE,**  
vaudeville en un acte.  
On commencera à SEPT heures.

### Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 3 Août.

	COURS	QUERT.	PER.
Dette active	102	106 1/2	100
Dito dito	3	73	—
Dito en liquidation	3	73	—
Dito dito	4	95 1/2	—
Dito des Indes	4	—	—
Syndicat	3	—	—
Dito	3	89 1/2	—
Société de Commerce	1	175 1/2	—
Act. du lac de Harlem	5	—	—
Chem. de fer du Rhin	1	114 1/2	114
Act. du Chem. de fer Holland.	1	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	186 1/2	—
Dito dito 1828 & 1829	5	105 1/2	—
Inscript. au Grand Livre	6	69 1/2	—
Certificats au div.	6	71 1/2	—
Dito inscriptions 1831 & 1833	5	97	—
Emprunt de 1840	4	91 1/2	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	5	89 1/2	—
Passive	—	6	—
Dette différée à Paris	—	6	—
Deferred	—	—	—
Espagne... Ardoina	5	20 1/2	—
Dito	3	—	—
Coupons Ardoina	—	—	—
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—
Dito métalliques	5	—	—
Dito dito	2	—	—
France... inscriptions au Grand Livre	3	—	—
Pologne... Actions 1836	1	—	—
Brésil... Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Portugal... Id. id. 1843	—	—	—
Portugal... Obligations à Londres	3	43 1/2	47 1/2

Bourse de Paris du 1<sup>er</sup> Août.

	COURS	QUERT.	PER.
France... Cinq pour cent	—	121 70	—
Trois pour cent	—	83 25	—
Emprunt Ardoin	—	33 1/2	—
Espagne... Anc. différée	—	—	—
Nouv. dito	—	—	—
Passive	—	—	—
Naples... Certificats Falconet	—	100 50	—
Pays-Bas... Dette active	—	—	—
Dette active	—	—	—
Belgique... Dito	—	—	—
Banque belge	—	—	—
États-Unis... Obligations de la Banque	—	—	—

Bourse d'Anvers du 3 Août.

Métalliques, 5 % — Naples, 5 % — Ard., 5 % 20 A. — Réée ancienne, — — Passive 5 % — Lots de Hesse 62 A. — Bourse (24 heures). Ardoin 19 1/2 P.

Bourse de Londres du 1<sup>er</sup> Août.

3 % Cons. 95 1/2, 96. — 2 1/2 % Holl. 59 1/2. — 4 % id. 94 1/2. — Esp. 5 % — 3 % 36 1/2, 1/2. — Portug. 4 % 46 1/2. — Russes 112 1/2.

Bourse de Vienne du 28 Juillet.

Métalliques, 5 % 111 1/2. — Lots de fl. 500, 156 1/2. — Lots de 200. — Actions de la Banque 1563

LA HAYE, chez Léopold Loebenberg, Laga  
Dépôt général à Amsterdam chez M. SCHEFFER  
Beurs teeg; et à Rotterdam chez S. VAN RYNSBROEK.